Claude Simon
géographie de la mémoire

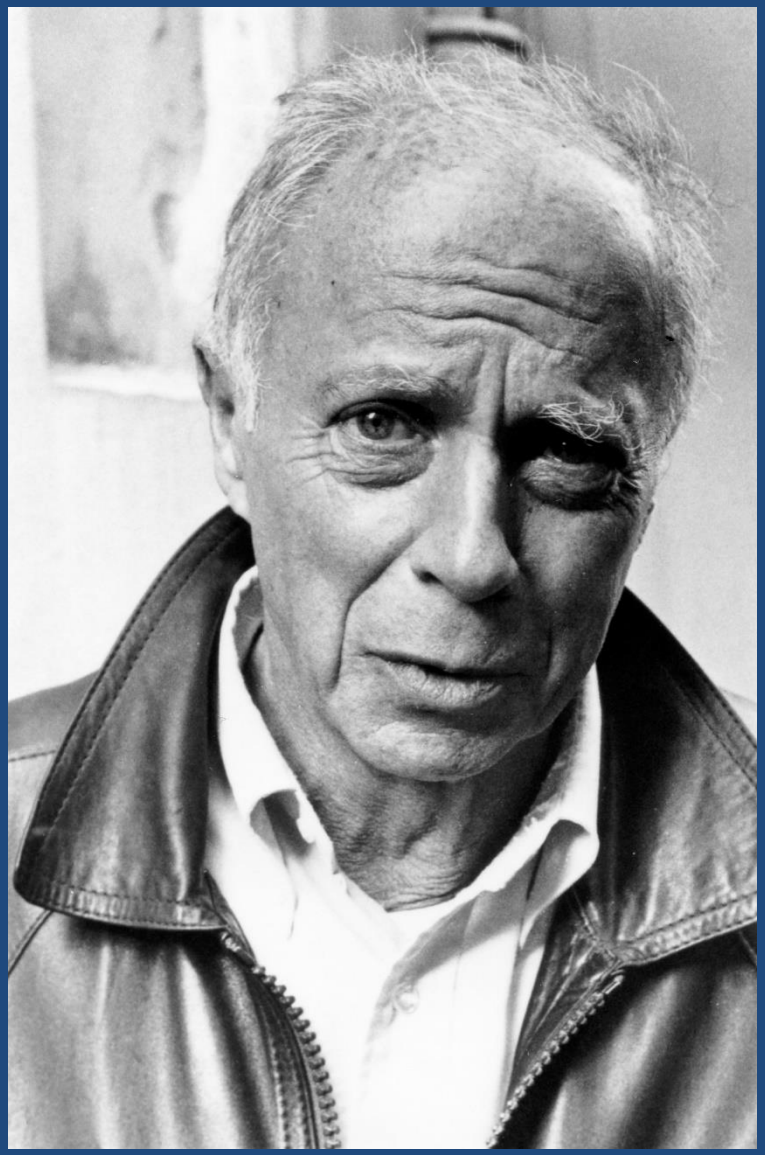
Jean-Yves LAURICHESSE
professeur de littérature française
Université Toulouse-Jean Jaurès

Claude SIMON
Tananarive, 1913 – Paris, 2005

Prix Nobel de Littérature 1985

- *Le Vent. Tentative de restitution d'un retable baroque* (Minuit, 1957)
- *La Route des Flandres* (Minuit, 1960)
- *Le Palace* (Minuit, 1962)
- *Histoire* (Minuit, 1967)
- *Triptyque* (Minuit, 1973)
- *Les Géorgiques* (Minuit, 1981)
- *L'Acacia* (Minuit, 1989)
- *Le Jardin des Plantes* (Minuit, 1997)
- *Le Tramway* (Minuit, 2001)

Œuvres, I et II, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2006 et 2013



« Tout spectacle, tout paysage […] qui font l'objet d'une description (ou d'une peinture) sont, […] avant tout, la description (ou la peinture) de l'univers particulier et constitutif de celui qui tient la plume ou le pinceau. »

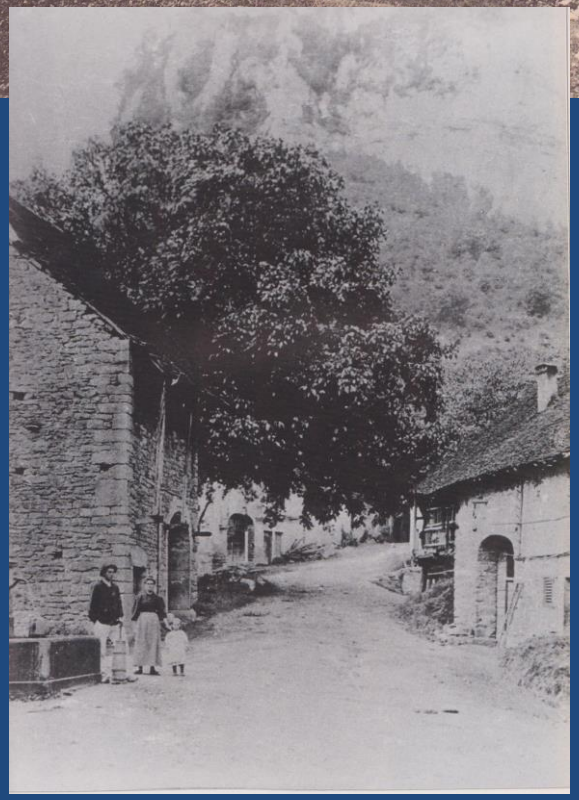
(Claude Simon, « Lieu », 1977)

Initiations

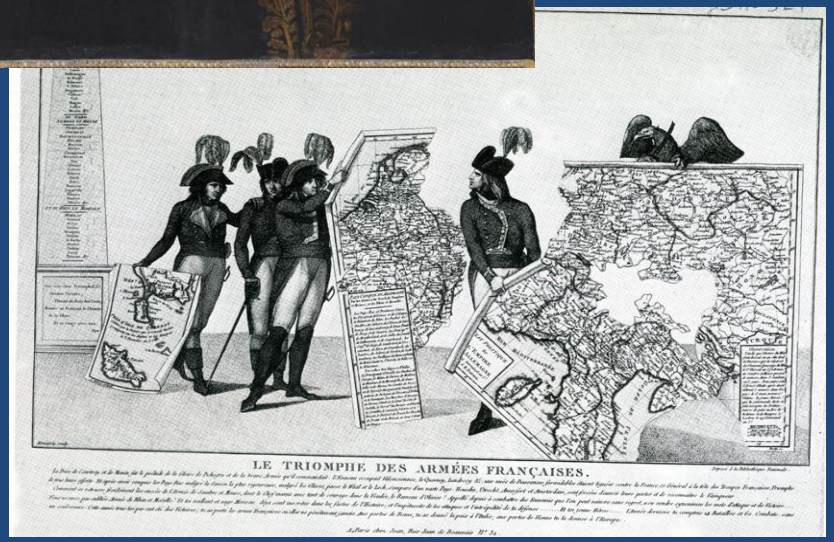
« […] il pleuvait sur le paysage grisâtre, le cercle de collines sous lesquelles achevaient de pourrir les corps déchiquetés de trois cent mille soldats, sur les champs grisâtres, les maisons grisâtres – ou plutôt ce qu'il en restait, c'est-à-dire comme si tout, collines, champs, bois, villages, avait été défoncé ou plutôt écorché par quelque herse gigantesque et cahotante […]. » (*L'Acacia*, p. 19)

Initiations

« Vivant la majeure partie de l'année dans un pays méditerranéen, je quittais quelques semaines, l'été, cet univers un peu emphatique, éblouissant de lumière, desséché et poussiéreux, sa mer trop bleue, son ciel trop bleu, pour leur contraire : un monde à la fois simple et enchanté, verdoyant, aux forêts humides, aux mousses, aux senteurs de foin et d'herbe coupée, aux prés émaillés de fleurs, aux eaux vives. Peut-être, en dehors d'autres facteurs affectifs, [...] n'avaient-ils (n'ont-ils encore) tant de prix pour moi que parce qu'ils m'apparaissaient comme la matérialisation soudaine, passagère, annuelle et éphémère d'entités qu'autrement je ne connaissais que par mes lectures, comme les forêts des contes de fées, ces glaciers ou ces déserts mentionnés dans les manuels de géographie aux chapitres de la Suisse ou de l'Afrique […]. » (« Lieux »)



Généalogie

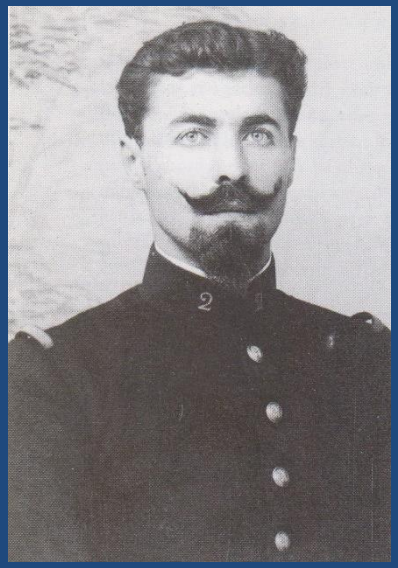


« […] cette Europe qu'il avait défiée, parcourue et reparcourue en tout sens dans un va-et-vient sans cesse recommencé qui le ramenait sans cesse aux mêmes lieux, aux mêmes rivages, aux mêmes places fortes, aux mêmes fleuves, sous les mêmes remparts, de l'Artois aux Alpes, des Alpes à la Corse, puis de la Corse aux Flandres, puis des Flandres au Rhin, puis du Rhin au Vésuve, puis de là aux ruines de Carthage, puis de nouveau au Rhin, puis au Pô, puis du Pô à la Baltique, puis de la Baltique à l'Èbre […]. » (*Les Géorgiques*, p. 243-244)

Généalogie

« [...] ce dialogue poursuivi pendant des années à travers des centaines de lettres qui convergeaient d'un peu partout en Europe vers le même point […], les missives cachetées de cire qu'elle ouvrait, déchiffrait ou plutôt décryptait, essayant de voir dans ce qu'il appelait la division bleue, la division verte, la division rose, ces peupliers, ces acacias, ces champs, ces vignes expédiées en quelque sorte par la poste sur des rectangles de papier couverts de petits signes à partir desquels […] se matérialisaient à nouveau la terre exigeante, les coteaux, les vallons tour à tour verdoyants, roussâtres, desséchés ou boueux sous les ciels changeants, la lente dérive des nuages, la rosée, les orages, les gelées, dans l'immuable alternance des immuables saisons. » (*Les Géorgiques*, p. 461-462)

Généalogie



« […] fragments, écailles arrachées à la surface de la vaste terre : lucarnes rectangulaires où s'encadraient tour à tour des tempêtes figées, de luxuriantes végétations, des déserts, des multitudes faméliques […] » (*Histoire*, p. 19)

Généalogie

« Une grande variété de feuilles étincelantes […] forme un cadre luxuriant à cette scène où dans un bassin naturel, au pied d'une paroi rocheuse dont le sommet se découpe en escalier, se tient sous une cascade un homme à la barbe carrée, les mains posées sur les hanches, immergé jusqu'au ventre. […] L'homme sous la cascade est mon père. Je ne sais par qui cette photographie soigneusement composée a pu être prise (elle est datée Madagascar, 1907), sans doute à l'aide de l'un de ces volumineux appareils montés sur pied […] ; deux des fougères géantes, à gauche, un peu floues, se sont légèrement balancées pendant le temps de la pose, ce qui donne l'impression, au contraire des instantanés, de voir s'écouler le temps et palpiter la végétation, entendre le fracas de la cascade qui tombe, floue elle aussi, elle aussi en mouvement […]. » (*Album d'un amateur*, p. 31)

Généalogie

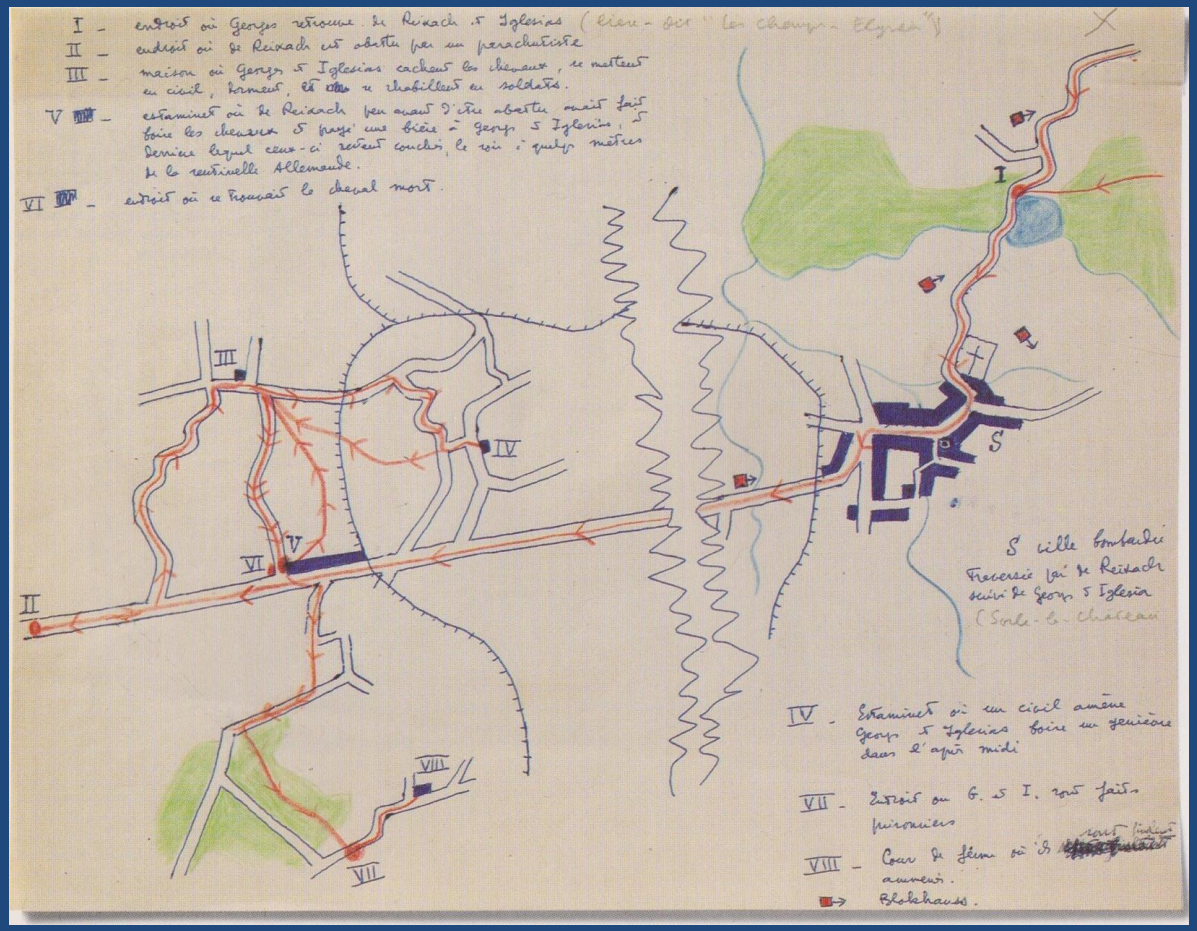
« […] puis des buissons d'épineux, d'herbes sèches, roussies, une butte de terre où sous un parasol déployé se tient le même homme à la barbe carrée vêtu d'un simple gilet de corps et d'un pantalon de treillis serré aux chevilles, coiffé d'un casque en forme de cloche à melon, le visage brûlé par le soleil, debout à côté de deux de ces trépieds qui servent de supports aux instruments de visées topographiques et autour desquels s'affaire un nègre aux jambes de sauterelle sortant d'un sarrau en guenilles […]. » (*L'Acacia*, p. 80)

Guerre

« Croira-t-on que ce paisible paysage de l'Ardenne belge, non loin de la ville où vécut Rimbaud, soit pour moi synonyme de mort, de peur ? Peu à peu, à la fin des journées, les bruits des explosions et des tirs s'espaçaient, repris parfois d'une ultime frénésie, puis s'égrenant, se taisant, laissant place au silence, à l'angoisse. Une brume légère et bleutée s'élevait du sol, des prés humides, estompait les bois. Pendant un temps on pouvait de nouveau entendre les chants des oiseaux qui, peu à peu aussi, se taisaient.

Il faut imaginer la forme gris-fer et massive d'un blindé s'avançant lentement – ou plutôt rampant – comme une sorte de bête, de crustacé venimeux, apparaissant et disparaissant entre les plumets des arbres régulièrement espacés le long de la route, ou une mitrailleuse se mettant soudain à tirer de la lisière du petit bois. » (*Album d'un amateur*, p. 26)

Guerre



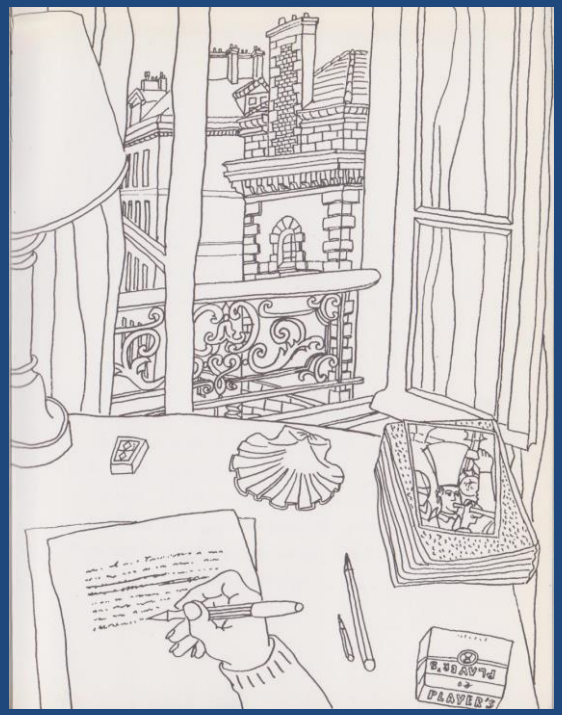
« […] les quatre cavaliers avançant toujours parmi les pâturages cloisonnés de haies les vergers les archipels de maisons rouges tantôt isolées tantôt se rapprochant s'agglutinant au bord de la route jusqu'à former une rue puis s'espaçant de nouveau les bois épars sur la campagne taches semblables à des nuages verts déchiquetés hérissés de sombres cornes triangulaires […]. » (*La Route des Flandres*, p. 282-283)

Voyage

« En Pologne, elles étaient toutes construites en bois, surgissant soudain, apparemment sans raison […] dans la plaine sans fin […], solitaires à côté d'un bouquet de bouleaux dont les feuilles remuaient sans arrêt, comme d'elles-mêmes, sans raison non plus puisque la fumée de la locomotive s'élevait toute droite, et seulement quelques enfants blonds, pieds nus, les petites filles avec des nattes, et des carrioles basses attelées de trois chevaux de front qui partaient en trottant dans diverses directions, soulevant d'immenses panaches de poussière sur l'étendue plate où si loin qu'on pouvait voir on n'apercevait aucune maison, et rien d'autre […]. » (*L'Acacia*, p. 172)

Voyage

« L'aube qui se lève sur la Sibérie colore de rose les pentes d'un moutonnement de collines basses qui se succèdent à perte de vue en une vague étendue bleuâtre. Pendant des heures, elles glissent lentement au-dessous de l'avion, monotones, pareilles et désertes, sans trace de vie humaine (route, chemin de fer, ville ou hameau) […]. L'ensemble fait penser au cuir épais de quelque monstre, de quelque vieux pachyderme, gris, couturé de cicatrices et de rides, semé de poils rares. Parfois, se dirigeant vers le nord, serpentent les méandres convulsifs de quelque fleuve géant déjà pris par les glaces et dont la blancheur contraste avec la poudrée de la première neige automnale qui recouvre les collines. » (*Le Jardin des Plantes*, p. 90-91)

Ecriture

« Je ne connais pour ma part d'autres sentiers de la création que ceux ouverts pas à pas, c'est-à-dire mot après mot, par le cheminement même de l'écriture. […] Le mien, il tourne et retourne sur lui-même, comme peut le faire un voyageur égaré dans une forêt, revenant sur ses pas, repartant, trompé (ou guidé?) par la ressemblance de certains lieux pourtant différents, ou, au contraire, les différents aspects du même lieu […]. Aussi ne peut-il avoir d'autre terme que l'épuisement du voyageur explorant ce paysage inépuisable. » (*Orion aveugle*)